

étions installées au jardin, à l'ombre d'un grand cèdre, sous les énormes branches duquel un large banc, une table et des sièges de tous genres semblaient inviter à se réunir. C'était un lieu charmant: d'un côté, la pelouse inondée de lumière et de soleil avec ses corbeilles variées, qui semblent d'immenses bouquets; de l'autre, les sombres allées du parc, traçant leurs longues lignes droites qui semblent enfermer un bout de l'horizon.

Le comte, qui s'était empressé de mettre pied à terre, vint nous rejoindre, suivi de Berthe.

— Comme tout a prospéré ici, dit-il, en promenant ses regards autour de lui. Vos ombrages et vos gazons, madame, ne m'ont jamais paru si beau. Voilà ce que c'est que de rester fidèle à son foyer. La vie des champs rend beaucoup à ceux qui lui donnent. Mais quand un voyageur, absent depuis des années, rentre, comme moi, tout à coup sous son toit déserté, je vous assure qu'il le retrouve singulièrement désolé. Je me sens presque un étranger à ma table et au coin de mon feu. C'est tout juste s'il y a moyen d'ouvrir les fenêtres envahies par le lierre et la glycine, et c'est à grand'peine que l'on se fraye un passage par nos chemins encombrés d'herbes de toute sorte. J'avais défendu que l'on touche à rien pendant que je n'étais pas là, et mes braves serviteurs ont poussé le respect de mes ordres à l'extrême.

— Il me semble que ce doit être charmant, dis-je.

— Vous croyez, mademoiselle? . . . Charmant, mais fort triste. On dirait vraiment le palais de la Belle au bois dormant.

— Je voudrais bien le voir pendant qu'il est encore enchanté, m'écriai-je.

— Eh bien, venez-y et il ne sera plus triste, mais seulement charmant.